

Depuis la tempête, qui n'a duré qu'un jour, tout est chaleur. Mais une chaleur diffuse, souterraine, qui vous braise lentement. C'est que le soleil se cache derrière un filtre de particules en suspension dont les météorologues peinent à dire quand elles se reposeront à terre – leur alarmisme, cette fois, trahit une certaine jubilation. La tempête venue des Caraïbes a soulevé tout ce qui n'était pas ancré par terre et l'a fait retomber sans se soucier de rien remettre en place, à part les particules ferreuses, qu'on retrouve en bonne concentration dans le sol métropolitain et que le lent basculement du pôle magnétique retient à plusieurs dizaines de mètres d'altitude – les géologues n'ont jamais eu autant de temps d'antenne. Le réseau cellulaire grésille et hoquette sans arrêt, les asthmatiques engorgent les urgences, la circulation automobile demeure périlleuse dans la région. Mercredi matin, la patronne de Violaine a dit : « Allez-vous-en chez vous, je mets la clé dans la porte, on rouvrira quand ce sera revenu

à la normale.» Violaine est rentrée à pied dans ce paysage sépia qui lui donnait l'impression d'être morte depuis très longtemps. Hier, comme rien ne semblait vouloir s'améliorer, elle a décidé qu'elle irait dans le bois rendre visite à son frère durant la fin de semaine.

Son appartement est trop encombré, saturé, ce qui ajoute à la sensation d'étouffement. Depuis cinq ans, les choses s'y accumulent, et il a fini par perdre toute autre fonction que celle de les contenir. Le lieu est en quelque sorte invisible ; n'apparaît à l'œil que le parcours essentiel de sa locataire, du lit à la douche, à la cafetière, à la porte d'entrée : une ligne brisée sur une surface jonchée d'objets, que Violaine oublie à mesure qu'elle les pose là et qui disparaissent aussitôt de sa vie. Certains appartiennent à Charles, mais il ne reviendra plus. En passant rapidement d'une pièce à l'autre, on sent tout cela mélanger ses couleurs sur sa rétine comme de la gouache, et quand la nuit tombe, c'est seulement plus foncé. Une fenêtre était restée entrouverte durant la tempête, et la même poussière fine que sur les trottoirs couvre le plancher de chêne que Violaine n'avait pas l'intention de laver. Celle-ci voit son appartement pour ce qu'il est, et son cœur se serre d'angoisse : comme c'est facile de vivre mal,

sans surveillance. Il faudra désormais ranger, maîtriser, habiter.

Violaine prend un objet – livre, sandale, appareil photo, bouteille –, fait quelques pas en jetant des regards désemparés autour d'elle, le pose ailleurs, où la pénombre le réabsorbe. C'est sa seule occupation depuis qu'elle a reçu l'appel de Zoé hier soir, en rentrant d'une courte, quoique burlesque, visite à son père. À midi aujourd'hui, elle est au milieu d'une nouvelle configuration du même chaos. Impossible de dire si Zoé préférerait la trouver dans un environnement sain, propice, ou dans le foutoir qu'elle mérite. Violaine prend un linge à vaisselle qu'elle se balance en travers de l'épaule, n'en fait rien de plus. L'idée lui vient de ne pas ouvrir la porte quand Zoé arrivera. Se cacher derrière un divan, ne faire aucun son, l'entendre s'éloigner dans l'escalier extérieur, ne ressortir de sa cachette que le soir venu. À nouveau, faillir en amitié. Au lieu de cela, elle refait le tour de l'appartement et, d'un geste hargneux, s'assure que toutes les fenêtres sont bien fermées en les rouvrant et en les claquant. Les bruits redeviennent à mesure des bourdonnements, un frottement de rien du tout.